Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 64 (1969)
Heft: 3-fr

Artikel: Le couvent de Saint-Jean à Müstair
Autor: Schmid, Alfred A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-174143

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le couvent de Saint-Jean à Müstair

Le couvent de Saint-Jean à Müstair, sis à l'extrême pointe sud-orientale de notre pays, compte aujourd'hui, pour les amateurs d'art médiéval du monde entier, parmi les lieux d'importance européenne, voire universelle. Couvent presque oublié et négligé jusqu'à la fin du XIXe siècle, où les bénédictines accomplissent jour après jour l'*Ora et Labora* de leur ordre, et qui, à la suite des sensationnelles découvertes que l'on y fit dès les années quatre-vingt-dix, et derechef après la seconde guerre mondiale, a occupé les spécialistes. Des publications ont fait prendre conscience à des milieux toujours plus étendus qu'à Müstair étaient conservées des œuvres d'art d'une importance tout à fait extraordinaire, et aujourd'hui le tourisme motorisé amène chaque année dans le Vintschgau, par les cols grisons, des milliers de visiteurs attirés par le couvent et son église: quittant la bousculade et l'agitation du monde moderne, ils pénètrent d'un pas dans un univers insolite et lointain, franchissant du même coup l'intervalle d'un millénaire.

Ce qu'ils découvrent alors, on le doit à l'action conjuguée de circonstances favorables: la piété d'une communauté spirituelle qui, de génération en génération, a su préserver et enrichir l'héritage; au flair, au travail infatigable et minutieux, mais aussi à une chance exceptionnelle dans la découverte, de deux jeunes historiens d'art, Joseph Zemp et Robert Durrer, qui en 1894, tout seuls et par leurs propres moyens, explorèrent le couvent et comprirent son extrême importance; enfin à l'intelligence des administrateurs envoyés par le couvent de Disentis, qui depuis 1947 firent restaurer l'église par étapes et eurent le privilège de pouvoir se reposer sur des spécialistes très compétents, feu le professeur Linus Birchler, et M. Walther Sulser, Dr. h. c. Nous savons aujourd'hui que les origines du couvent de Saint-Jean remontent très loin dans le premier millénaire, et qu'en dépit d'une histoire mouvementée, non exempte de difficultés et de malheurs, il a sauvé pour le présent l'essentiel de son passé.

Le couvent au cours des siècles

Sa fondation doit se situer dans les deux dernières décennies du VIIIe siècle, car il est cité dans des documents du début du IXe siècle avec mention d'une liste assez longue de religieux parmi lesquels figurent quelques noms de moines déjà décédés. Une tradition vieille de plus de neuf siècles fait de Charlemagne son fondateur, et bien qu'aucune preuve n'existe jusqu'à présent que l'empereur fût venu en personne à Müstair, le fait paraît très vraisemblable: la situation stratégique de la vallée de Münster, à la sortie sud de l'Ofenpass, avec une rocade entre l'Umbrail et le Stilfserjoch d'une part, le Reschenpass et l'Etschtal d'autre part, pouvait lui donner un champ d'action favorable contre le roi des Lombards Desiderius (773–774), et pour ses démêlés avec son gendre, le duc de Bavière Tassilo (787).

En tout cas, Müstair était au IXe siècle propriété royale. Il se nommait alors Tuberis, nom qui passa plus tard à la commune voisine de Taufers (Tyrol du Sud), tandis que la communauté temporelle qui s'enracina peu à peu autour du couvent reçut de lui la dénomination de «monasterium». En 881, l'évêque de Coire succéda aux souverains francs. Au milieu du XIIe siècle, après un temps de décadence, un couvent de religieuses remplace soudain la communauté des moines, et en 1167 une abbesse est mentionnée par la première fois. A une seconde période faste, qui semble avoir duré jusqu'au XIVe siècle, succéda un nouvel abaissement; des querelles et des guerres empêchèrent tout redressement, et le nombre des religieuses tomba à quatre au cours du XVe siècle (1493). Pendant la guerre de Souabe, le couvent fut pillé par les Impériaux. La victoire des Grisons *an der Calven*, au débouché oriental de la vallée, réunit enfin à l'Alliance fédérale ce territoire exposé qu'était le val Münster. Mais la Réforme apporta de nouvelles calamités; sous l'influence de son couvent et de l'avouerie habsbourgeoise (jusqu'en 1803), Müstair fut la seule commune de la vallée à garder la foi catholique, ce qui l'isola de son entourage jusqu'au seuil des temps modernes. Aujourd'hui la communauté des pieuses bénédictines a, comme tant d'autres établissements de la chrétienté, des soucis pour son avenir. Elle n'a pas reçu la grâce des biens temporels. Au recul général des vocations pour la vie contemplative s'ajoute la décrépitude de ses bâtiments, qui fait aussi obstacle à sa prospérité. Le couvent n'a pas les moyens d'une adaptation progressive, même modeste, aux exigences de la vie actuelle; une aide de l'extérieur lui est indispensable.

Dans l'incomparable paysage de la vallée de Müstair, le moyen âge a posé sa marque. Vue du nord vers l'amont. Tout à gauche, le trikonchos de la chapelle de la Sainte-Croix, et au-dessus le coteau boisé derrière lequel la route de l'Umbrail conduit en Italie. A droite, la tour Planta.

Périodes architecturales

Le vaste complexe conventuel se divise, du point de vue architectural, en quatre périodes principales, dont la plus importante concerne naturellement le noyau carolingien. Il n'existe en fait, selon l'état de nos connaissances, aucun autre couvent d'Occident dont l'architecture d'origine soit aussi bien conservée et ait gardé à ce point son aspect du début du moyen âge. Malgré les étonnants résultats des recherches de Zemp et Durrer, qui ne disposaient que de l'observation et de l'analyse précises, sans possibilité de les compléter par des fouilles et des sondages archéologiques, le dernier mot n'est d'ailleurs pas encore dit. Au centre de cet ensemble, retenant toute l'attention du visiteur, se dresse l'église conventuelle, originairement sans clocher, bâtiment ramassé, d'une simplicité géométrique sous son toit à deux pans très inclinés, et flanqué à l'est de trois absides semi-circulaires. La sobriété extérieure de l'arcature aveugle fait penser à l'architecture de la fin de l'antiquité. A l'intérieur, la nef qui avait à l'origine un plafond plat et devait ressembler à celles des églises St-Pierre à Mistail ou St-Martin à Zillis, fut transformée en 1492 par la construction d'une voûte à réseau abondamment ornée de peintures reposant sur quatre élégants piliers circulaires: l'église-halle, devenue gothique, comprenait dès lors trois nefs. La tribune des religieuses, à l'ouest, avec ses voûtes étoilées et sa belle barrière en moulages, remonte à la même époque. Ces transformations ne furent pas, comme on l'a cru d'abord, une conséquence de la guerre de Souabe; elles datent en effet de quelques années en arrière.

Du roman au baroque

Entre l'époque carolingienne et celle du gothique tardif, à laquelle on peut attribuer aussi, entre autres, le solide clocher de l'église, ainsi que la tour Planta, au nord, et les deux tours d'entrée, également à toits inclinés, de la grande cour des communs, se place une seconde grande période de construction. Elle aussi apporte sa marque, à l'ensemble actuel, avec toute la netteté souhaitable.

Coup d'œil insolite sur St-Jean; l'aile nord, robuste corps de bâtiment de la fin du moyen âge, et la tour Planta au toit à un seul pan bordé de créneaux.

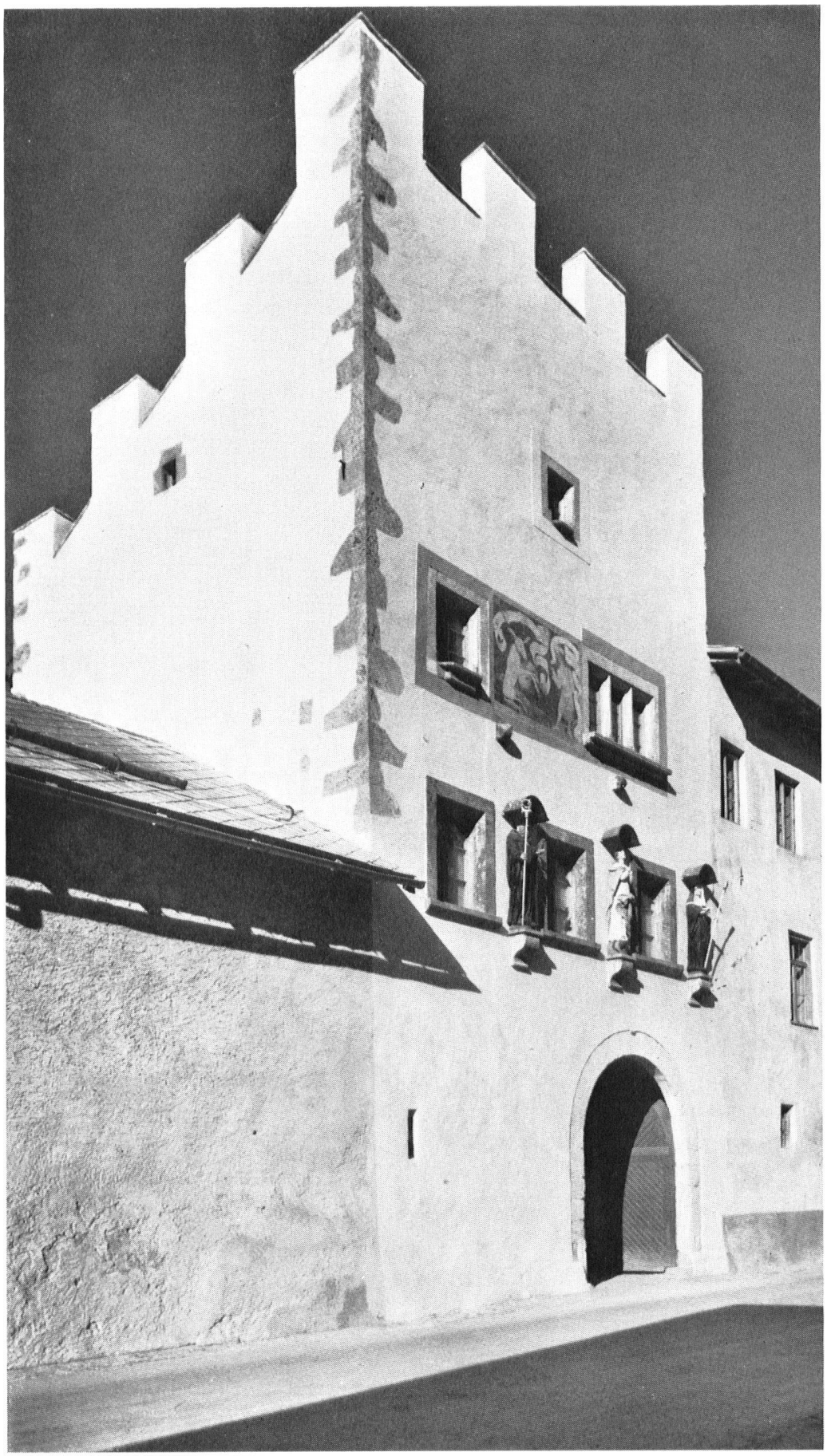
Il s'agit de parties qui datent de la reconstruction du couvent au XIe siècle; des transformations et nouvelles constructions furent rendues nécessaires par l'incendie signalé en 1079. Elles se situent à l'époque de l'évêque Norpert, qui dans la querelle des Investitures s'était rangé aux côtés d'Henri IV et pour ce motif ne fut pas reconnu à Coire, ce qui l'obligea à se réfugier dans le val Münster. Il doit avoir résidé à Müstair, et de fait, lorsqu'on examine de près la partie nord de l'aile ouest, on doit admettre qu'il s'agit d'une résidence épiscopale. Trois étages, à l'intérieur, étaient reliés par une étroite cage d'escalier (mise au jour récemment). Deux chapelles lui sont accolées à l'est: la chapelle St-Ulric en bas, et – accessible par l'escalier – la chapelle St-Nicolas à l'étage supérieur. L'espace entre l'église et le palais épiscopal fut alors utilisé pour la construction de deux cloîtres, les plus anciens de notre pays et parmi les mieux conservés, ouverts sur leurs jardins par une simple arcature. Le jardin sud a peut-être servi de cimetière depuis le début.

Quatrième et dernière période architecturale, le baroque a apporté d'importants changements. (Nous nous permettrons de passer ici sur les radicales transformations du XIXe siècle, particulièrement brutales pour l'aile séparant les deux cloîtres et auxquelles on espère pouvoir remédier.) Au XVIIe siècle apparurent, dans l'aile ouest surélevée, une série de locaux aux superbes boiseries, qui au contraire de la plupart des chambres du haut moyen âge et de la fin de cette époque, se trouvaient à l'extérieur du secteur clos et peuvent être montrées aujourd'hui aux visiteurs; outre les chambres de diverses abbesses, il faut surtout mentionner ici la «chambre du prince», résidence de l'évêque de Coire lorsqu'il séjournait à Müstair, ou s'y arrêtait lors de ses passages dans le Vintschgau, qui faisait partie de son diocèse depuis des temps immémoriaux.

Les fresques carolingiennes

Le couvent de Müstair est ainsi un composé de nombreuses parties architecturales, auquel presque chaque époque, depuis les premiers temps du moyen âge, a apporté sa contribution, non pas avec la rudesse d'une main organisatrice, mais – sauf rares exceptions – avec la volonté de s'intégrer dans ce qui existait, avec tout le respect voulu. Mais l'intérieur que recèle cet impressionnant cadre de pierres est d'une richesse inépuisable. Le visiteur s'arrête étonné, transporté, devant les fresques carolingiennes qui remontent certainement à l'époque de la construction de l'église, et qui, notamment du côté nord et dans les trois absides, nous ont été conservées en relativement bon état. A l'origine, ces fresques recouvraient toutes les parois intérieures, disposées successivement en cinq rangées de grands panneaux rectangulaires, ce qui donne, uniquement pour les deux parois latérales, plus de 80 scènes. Dans la rangée supérieure, partiellement anéantie par l'édification de la voûte gothique, elles racontaient une partie de la vie du roi David, et ce qui en restait au plafond, exempt de toute peinture subséquente, a été détaché et transféré en 1896 au Musée national de Zurich. Les quatre rangées inférieures des parois latérales, débarrassées en 1947–1951 de plusieurs couches de chaux, racontent la vie du Christ depuis l'Annonciation, son enfance, son ministère, ses miracles, la Passion et la Résurrection. Sur la paroi frontale au-dessus des trois absides, on voyait à l'origine une Ascension; sur la paroi qui lui fait face, au-dessus de la tribune des religieuses, le visiteur contemple un Jugement dernier, le plus ancien de dimensions monumentales qui existe en Occident. Le cul-de-four de l'abside centrale montre le Christ en gloire, au-dessous duquel étaient représentées des scènes de la vie du patron de l'église, St-Jean-Baptiste. Dans l'abside nord se trouvent des scènes de la légende des princes-apôtres, et dans le cul-de-four au-dessus, la tradition de la Loi à Pierre et Paul. L'abside sud, enfin, présente des scènes de la vie d'un martyr particulièrement vénéré des Carolingiens, saint Etienne (selon une autre version, ce serait la légende de saint Vigile), et dans le cul-de-four une croix gemmée, avec des disques où apparaissent les bustes du Christ et de plusieurs saints. Il ne reste évidemment plus de ces fresques qu'une couche sous-jacente, en couleurs pâles, avant tout des terres brûlées où les rouges dominent. Dans leur simplicité lapidaire, ces scènes, traitées en règle générale avec beaucoup de sobriété et dans un style très expressif, sont manifestement conçues pour être contemplées de loin. Elles se déroulent comme de grands tapis devant le spectateur, qui, s'il fait l'effort de pénétrer cet univers lointain et mystérieux, ne peut s'arracher à la puissance qui s'en dégage. Quant au style, cet ensemble unique de fresques carolingiennes, qui compte au nombre des témoins les plus précieux de la peinture monumentale du moyen âge, se rattache à la fin de l'antiquité romaine; ses plus proches «parents» se trouvent en l'église San Salvatore à Brescia, qui au VIIIe siècle était étroitement liée avec la maison royale lombarde.

Nous n'avons pas encore tout dit sur les trésors de Müstair. L'église du couvent recèle encore beaucoup d'autres peintures du premier moyen âge, qui, encore dissimulées sous des couches ultérieures, attendent leur délivrance. Au XIIe siècle déjà, les parois des absides furent recouvertes de peintures romanes, qui reprenaient d'ailleurs le thème des fresques carolingiennes manifestement endommagées. Elles ressortissent à la peinture sud-tyrolienne du XIIe siècle, et elles aussi, bien conservées et d'excellente qualité, constituent un précieux héritage de l'art médiéval qu'il s'agit de préserver soigneusement – notamment contre les visiteurs sans respect. On a de bonnes raisons d'en situer l'origine aux années 1160–1170. La représentation, presque en grandeur nature, d'une donatrice profane apportant des présents au saint patron de l'église, à droite de la partie inférieure de l'abside centrale, mérite une mention spéciale. Les fresques carolingiennes et romanes de l'église sont complétées d'agréable façon par des peintures



La tour d'entrée sud, ouvrant sur la cour. Au-dessus de la porte, les statues baroques de la Vierge, de saint Jean-Baptiste et de sainte Scholastique.

(Voir les deux pages suivantes.) Intérieur de l'église au sud-est; absides centrale et sud avec leurs fresques carolingiennes et romanes. Entre elles deux, la statue grandeur nature de Charlemagne sous un dais de style gothique tardif.
A l'extrême droite, dans la chapelle des Grâces, on aperçoit l'antependium carolingien; au-dessus du maître-autel, un retable moderne orné de magnifiques sculptures, restes d'un autel baroque depuis longtemps disparu.

Vue de la partie nord-est transformée en 1492. De sveltes piliers circulaires supportent la voûte gothique.
La tribune des religieuses, admirablement sculptée, n'est pas accessible au visiteur; c'est par là que passent les religieuses, aujourd'hui encore, pour aller prier dans le chœur.

de style roman primitif, qui ont été découvertes par Zemp et Durrer, déjà, au rez-de-chaussée de ce qu'on appelle l'aile Norpert. Elles remontent apparemment à la construction du palais épiscopal. Il s'agit principalement d'une Crucifixion avec une assistance nombreuse, aux tons effacés, dont la conservation et la restauration posent un problème extraordinairement délicat. Elle doit dater de la fin du XIe siècle.

Œuvres d'art médiévales

A côté de la peinture monumentale, dont la découverte et la mise au jour ont principalement contribué à la réputation de Müstair, les rares témoins de l'art plastique du moyen âge primitif et du haut moyen âge ne doivent pas être négligés. C'est ainsi qu'on a trouvé au cours des recherches de nombreux fragments de l'aménagement intérieur des églises carolingiennes: colonnes, chancels, frises, et parties d'un ciborium en marbre blanc de Laas; la pièce la plus importante et la plus belle, un antependium orné d'entrelacs et de grappes de raisin, pare aujourd'hui le devant de l'autel de la chapelle des grâces (baroque). Il faut aussi mentionner ici les célèbres stucs du baptême du Christ, qui appartiennent encore à la tradition carolingienne, mais sont déjà du XIe siècle. Ils ornent aujourd'hui la voûte d'un passage, grand comme une porte de grange, percé dans la paroi nord de l'église et qui fut muré à l'époque postcarolingienne. Particulièrement spectaculaire est naturellement la statue en stuc, grandeur nature, de Charlemagne en costume d'apparat, sur le mur mitoyen des absides centrale et sud, confirmant elle aussi une très ancienne tradition artistique. Les stucs romans du petit chœur de la chapelle St-Ulric, aujourd'hui à l'état profane, ne sont pas accessibles pour le moment, mais on songe à rendre aussi à ce lieu une destination plus digne, et à l'ouvrir aux visiteurs.

La restauration de St-Jean – une tâche nationale de notre temps

Nous n'avons ainsi mentionné que les objets les plus importants de ce qui a été conservé à Müstair en fait d'art médiéval. Il y en a encore beaucoup de moindre importance, que nous ne pouvons citer ici. Qui connaît, autrement que par des illustrations, les magnifiques salles de gothique tardif du couvent? Qui sait par exemple que Müstair possède aussi tout un trésor d'art baroque, chefs-d'œuvre inconnus qui auraient chacun leur place dans quelque grand musée? La réorganisation intérieure du couvent, liée à l'assainissement inéluctable et urgent des bâtiments, permettra vraisemblablement d'inclure un jour quelques unes des plus belles chambres dans le circuit des visiteurs, et d'y mettre en valeur le patrimoine artistique surabondant de quelque dix siècles. Après quoi, l'ultime tâche sera la restauration de la chapelle de la Sainte-Croix, qui date du haut moyen âge, également dans le cimetière; c'est un édifice de l'époque romane, un «trikonchos», qui a été ultérieurement transformé en une double chapelle. Lui aussi recèle, outre un caractéristique plafond plat et sculpté de 1520, des fresques médiévales qui pour l'instant dorment sous une couche de chaux...

On le voit, l'entreprise vaut d'être menée à chef. Ce vénérable couvent alpestre est un haut lieu de la culture auquel nul autre, en Suisse, ne peut être comparé. Beaucoup y a été apporté par les siècles, plus encore y a été créé sur place. Un acte impérial en constitue l'origine. Les époques suivantes ont éveillé les énergies locales et régionales; des noms de bourgeois et de paysans apparaissent à côté des dynastes et des dignitaires de l'Eglise. Des influences artistiques du Nord et du Sud sont visibles, où la tradition autochtone a puisé de nouvelles impulsions créatrices. Chaque génération a contribué selon sa mesure et son génie propre – mais ce précieux héritage nous est confié comme un tout; non pour en disposer sans retenue, mais pour le préserver et veiller fidèlement sur son avenir.

Alfred A. Schmid (Trad. C.-P. B.)

Ci-contre: Fragment des fresques (en mauvais état) de la paroi sud; le lavage des pieds. Ce tableau très expressif, relativement bien conservé, n'est visible que de la tribune des religieuses.

Fragment du Jugement dernier de la paroi ouest, que la tribune des religieuses cache en grande partie aux visiteurs; disciple siégeant à côté du Seigneur. Tableau qui fait particulièrement bien sentir la parenté de style de ces fresques avec l'art monumental de la fin de l'antiquité.

Ci-contre, en haut: La Fuite en Egypte; en bas: Fragment du cycle des fresques romanes de l'abside nord, consacrées à la légende de Pierre et Paul.

On peut distinguer ici non moins de cinq époques. Les frettes et les festons, en bas à droite de l'image centrale, sont carolingiens; à droite, les frettes et le fragment de la Décollation de saint Jean-Baptiste sont romans; le tabernacle gothique est de la fin du XVe siècle; et les scènes de l'histoire de la relique du Saint-Sang, au-dessus, sont de la fin de la Renaissance et de 1597. L'inscription latine se rapporte à la consécration de l'autel en 1087.

Ce fragment de marbre de l'église carolingienne fait aujourd'hui partie de la collection du couvent, accessible aux visiteurs; triple filet avec trois têtes d'animaux, probablement de la fin du VIIIe siècle.